

Neige@

Elle marchait sous la pluie. Seule, elle parcourait la nuit. Des larmes de pluie baignaient ses yeux égarés. Une pluie de larmes ruisselait sur ses joues émaciées. Elle marchait, marchait dans son quartier, empruntant les rues mal éclairées. Le froid lui mangeait ses doigts engourdis dans ses poches de laine. Les vitrines des magasins lui tiraient la langue entre les losanges des grilles. L'expression faire du lèche-vitrines l'avait toujours fait sourire. Elle se sentait seule et perdue.

Maintenant le vent se levait. Courageuse, elle l'affrontait de face. La moindre brise la faisait vaciller. Les larmes de ses yeux, gonflaient comme la mer, alimentées par la pluie et le picotement du vent. Le froid les métamorphosait lentement en stalactites salées. Parfois ces gouttes cristallisées se détachaient. Alors elle tirait la pointe de sa langue en pensant « apex » aspectum. Et avec délice, elle accueillait cette larme délestée. Alors elle rêvait qu'elle était une montagne, forte, sortie de la mer, aux sommets dangereux et escarpés. De frères avalanches se déclenchaient, répandant ça et là des poussières d'eau poudreuse. Souvent il faut mettre du sel sur les routes gelées. Pour éviter les dérapages imprévus. Ses larmes la protégeaient justement contre ces accidents. Elles dispensaient le sel protecteur. Neige le dégustait comme une vache. Oui, une vache. Parce que les vaches en été doivent elles aussi laisser fondre comme de la neige du sel, pour ne pas tomber terrassées par le soleil. Déshydratées.

Ses doigts emmitoufflés dans cette laine isolante ne sentaient plus la rudesse du froid. Comme ses pensées, ils étaient arrivés aux rayons du soleil qu'ils caressaient un à un. Quel bonheur ! Cette mer dans les yeux, ce sel sur la langue, ces rayons entre les doigts et la lune, belle, ronde, qui lui sourit toujours. Toujours. Même quand les nuages blancs, gris ou noirs s'amusaient, enfants indisciplinés à la cacher. Elle, la fille, elle, la pluie et elle, la lune...Comment dire qu'elle est seule ? Elles sont ensemble, ces elles.... ces ailes volent ensemble et dépassent largement la tristesse du monde, de ces rues sales... La fille est arrivée, là, devant sa porte. Elle a tourné en rond, à vide, avide, comme ces gens qui s'égarer dans la montagne quand la neige ne cesse de tomber, tournant autour d'un point fixe, mais pensant aller là-bas, tout droit. Elle n'a pas envie de chercher ses clés. Non, pas envie. Elle se sent si bien dans la laine de ses poches. Elle se cherche parmi les noms, sur l'interphone-interlude-intermédiaire-interdit-interstice. « Neige », elle est là, au milieu. Ses parents sont morts, là-haut sur la montagne. Le soleil les a découverts à force de sucer la neige avec ses pailles d'or. Les gens ont trouvé la petite, enveloppée dans un maillot de laine, recroquevillée entre Monsieur et Madame. Elle ne criait pas. Non. Rien. Le silence. Elle retenait entre ses lèvres violettes, pas violacées, violettes comme les violettes qui apparaissent après la neige, ses larmes qui commençaient à s'assécher. Le sel s'était compacté dans les commissures de ses lèvres. Elle était belle la petite. Vivante, entre ces deux morts. La plus fragile avait résisté. Ses oreilles entendaient des voix lointaines, étrangères. On n'a jamais retrouvé les papiers d'identité. C'était la haut, juste à la frontière. Vous savez, cette ligne de démarcation entre plusieurs États. Alors elle était peut-être étrangère la petite. Alors comme elle ne parlait pas et qu'elle ne parlerait sans doute plus, elle répondrait avec ses yeux au doux nom de « Neige ». Neige a été trouvée, à l'heure dite « entre chien et loup », sur la montagne, un mort à son pouce gauche, un mort à son pouce droit, entre plusieurs états : ni triste, ni gaie, ni morte, ni vivante. Étrangère en fait, être congère, être que l'on gère mal parce qu'une petite Neige qui sourit à ses pouces et suce ses larmes c'est toujours bizarre, étrange. Vous m'avez compris.

Assise dans son fauteuil, face à la lucarne, neige regarde la lune. Un voisin lui a ouvert la porte. Il la connaît neige. Ça fait 25 ans qu'il vit dans cet immeuble. Dix ans qu'il la regarde derrière le brouillard de ses rideaux. Devant la porte, il la laisse un peu rêver puis il ouvre. Neige croit que la porte est magique. Elle s'ouvre et ainsi Neige entre, sans sortir Monsieur et Madame Pouce de leur maillot de laine. « Mr Pouce et Mme Pouce sont à l'abri. Ils regardent tomber la pluie. Il pleut sur la grand-route, il pleut dans la prairie. Mr Pouce et Mme Pouce sont à l'abri, et le petit trotte trotte sous son parapluie. » Et Neige sourit.

Dans l'ascenseur, Neige ferme les yeux. C'est l'ascension vers le plus haut sommet. A la descente, elle ne sait pas qu'il la regarde dans le petit cristal déformant. Elle n'a pourtant l'air de rien Neige. Sauf d'un mirage que l'on aperçoit dans le désert quand on a trop soif, quand on n'a pas pris assez de sel, et que l'on croit que l'on va mourir. Sauf qu'à l'instant où l'on va mourir, insaisissable et vacillant, le mirage apparaît. Mais Neige disparaît comme les mirages.

Par la lucarne, elle, la fille, sourit à elle, la lune. Elles s'aiment. Alors la lune étire ses bras diaphanes et saisit contre sa poitrine plate comme une plaine, les doux nuages qui la cache. Elle reste ainsi, l'espace d'un instant. Le temps d'un silence. Neige aime aussi les nuages. C'est immensément beau un nuage. Parfois c'est aussi immensément triste quand cela pleure des grilles d'eau qui se referment sur la terre. Neige aime quand les nuages sèment des petits flocons. « Flocons papillons, neige neige neige neige... » Comme pour ses larmes, elle tire le bout de sa langue et les yeux en amande se fendent de plaisir. Elle savoure ces plumes glacées, madeleines proustiennes... Monsieur et Madame Pouce sortent de leur nid de laine pour saisir à leur tour ces larmes de nuage. Le bonheur dans un flocons. Neige est heureuse dans ce monde qui n'appartient qu'à elle. Il se déforme, se transforme au gré de ses états. Neige s'endort face à la lucarne. La lune a lâché les nuages et veille sur son sommeil. Le sourire de Neige s'envole. Il devient étoile filante puis se perd dans le noir ; Les nuits de Neige sont courtes. On pourrait même dire que les nuits de neige se font jour et se terminent dans la pâleur nocturne du jour. Le vrai jour, celui des autres, Neige le déteste. Une certaine aube, elle a décidé de dormir jusqu'au crépuscule des autres. Elle serait là, sans être là. Absente dans sa présence, mais si présente dans son absence. Ce serait son secret. Un secret pour elle. Elle, c'est aussi la lune, les larmes, la pluie... toutes ces elles qui ne font qu'une. Parfois neige entend des voix qui lui parlent. Elle voit des bouches qui s'étirent et s'avancent étrangement : vers les oreilles, puis vers le nez. Il y a même des petites barrières blanches contre lesquelles vient frapper une grosse limace. Elle est bizarre cette limace, elle l'intrigue. Elle a une laisse attachée au cou. Elle rue parfois jusqu' au plafond. Mais chez les enfants, elle semble plus libre : elle sort parfois un peu sa tête. De toute façon, Neige poursuit son chemin. Les limaces peuvent dire ce qu'elles veulent. Neige avance, escortée par des pigeons unijambistes qui s'entraînent à faire la grue. Happée dans la foule, neige disparaît vers nulle part. Dans un trou noir. Elle ne peut lutter. C'est comme ça, tous les jours . Happée par des griffes diurnes. Le soleil peut chauffer tant qu'il le souhaite . Il n'y a pas de neige à faire fondre. Le jour, la glace est trop dure, elle lui renvoie ses rayons. Alors, le soleil éblouisseur-ébloui oublie la terre et s'étire vers le ciel. C'est presque la nuit. La lune en passant lui sourit. Neige aussi. La voilà. Elle resurgit. De nulle part, au loin, là-bas, au coin de la rue. Les yeux entre chien et loup, entre leur jour et sa nuit, entre leur nuit et son jour. Encore absente, automate, elle ouvre automatiquement sa porte avec sa clé. Clic-clac. Cette clé impudique qui élève des barreaux entre les gens, entre les vies. Huitième étage. Devant son enclos. Neige est malheureuse tout le jour. Tous les jours. Le jour elle perd tous ses rêves. Son voisin tousse. Les sons transperce les portes. Les portes transpercent les cœurs. Humanité blessée à double tours. Avant de refermer sa porte, elle jette un œil inquiet-inquisiteur. Elle a peur le jour. Elle a peur que la réalité la dévore. Cette réalité si présente, si lourde sur son corps. Poids à délester dans le trou noir de l'évier...

La porte du pallier- cyclope éclopé- baisse son unique coude. Neige claque sa porte. Prête à hurler, elle met ses pouces dans sa bouche et les mord très fort. Jusqu'au sang. Le sang de ses pouces, son sang. Neige a mal aux pouces. Un jour, à force de les manger elle les perdra. Mais elle les a remis à l'abri, dans leur nid... Monsieur pouce et Madame Pouce sont à l'abri. Dehors, neige regarde tomber la pluie. Un homme, au loin, part vers la nuit. Neige souffle sur la vitre. Elle préfère quand il y a du brouillard. Elle préfère quand vient le soir. Elle pense à la voie lactée. Elle boit un verre de lait assise sur le carrelage gelé. Elle pose ses lèvres assoiffées sur ses genoux, ronds comme la lune, et tête la dernière goutte de lait tombée, qui pleure, comme une larme le long de sa cuisse décharnée.

Neige prend parfois le train. Elle se regarde dans le miroir de la vitre, tout en contemplant le paysage de lignes qui fuient dans l'autre sens. Mais souvent, elle reste sur le quai. Elle reste des heures au bord, pensant que le monde est bien trop

linéaire. Les hommes tracent des droites, alors que la terre est ronde. Les hommes élèvent des perpendiculaires, alors que le ciel est voûté. Ces lignes, parallèles, fuyantes à l'horizon l'effraient. Neige fait peur quand elle se penche un peu trop. Les trains crissent dans ses oreilles pendant qu'elle crie dans sa tête, les mains sur ses oreilles. Elle seule sait qu'elle ne laissera pas cette bête rouler sur son corps. Sur son corps, plus jamais aucune bête... Elle frissonne. Elle a froid, soudain, comme ça. Ses deux pouces, profondément emmitoufflés dans ses poches de laine ont fait deux trous. C'est bientôt le printemps, alors ils se sentent mieux dans des mitaines. Neige sourit encore. Dans le vide. Quand Neige marche, elle a maintenant Mr et Mme Pouce qui pointent leur nez. Ils n'ont pas bonne mine, et le chemin qu'ils tracent de part et d'autre de Neige est incertain. Ils écorchent le sol. Ils sont tristes à voir : tous mangés, sucés jusqu'à l'os. En décomposition. Ils décomposent ce qu'ils ont essayés de composer. Neige est une œuvre ouverte, à l'abandon, à la recherche d'une interprétation qui lui donne une nouvelle vie. Neige froisse sa partition, disparition. Elle saute à pieds joints sur la terre. Elle tasse son malheur. Elle enterre sa misère. Puis elle laisse les empreintes de ses pouces, deux silences, avant de partir en courant, délaissant la clé de ce sol abandonné. Elle passe comme une brise, transparente aux regards étonnés de sentir un frôlement si léger. Il reste un parfum étrange qui tourbillonne comme une plume tourmentée de la mer au ciel étoilé.

Le matin, neige étire ses bras pour attraper le ciel et les oiseaux qui passent. Elle les relâche aussitôt pour caresser la terre jaune, rouge et ocre. Ocre. Neige aime ce mot. Elle pense à Aimé. Aimé Césaire et ses airs de négritude. Ocritude, écritude. Ocritude ! Ô ! Cris-tu de joie ou d'amertume ? Neige, te moquerais-tu de l'étude du lexique ? lexique, anorexique et anolexique. Et puis boulexique, comme un boulet cachexique- poids plume . Neige souffle sur la plume. La plume s'envole, tourbillonne et se perd dans l'encrier des airs. Dans l'encrier désert... Pas d'illusion. Il ne reste que le poids à contempler sur l'ocritude de la terre ocre. La terre ogre a plus de sonorités. Elle hurle aux oreilles de Neige qui cache ses pouces dans les plis de ses côtes escarpées. Neige ne veut pas être entraînée, dévorée comme ses parents l'ont été sous un poids aussi éphémère qu'un flocon-plume. Devenu eau. Devenu transparent. Evanescent. Pourtant, Monsieur et madame Pouce ont disparu sous cette masse blanche. Les avalanches sont ces effondrements imprévisibles. Neige dans son miroir se contemple dans la composition-décomposition d'un avale-hanche. Un avale-hanche, c'est un ogre qui s'unit au corps de sa proie. Invisible, il devient de plus en plus lourd à force de puiser à même la chair de sa chère et tendre compagne. Celle que l'on porte avec soi, contre soi, autour de soi comme un étranger porte un pagne. Neige collectionne aussi les paniers. C'est pratique les paniers. On peut les remplir de tout, mais on peut aussi les laisser vides. Ils gardent tout de même leur forme. Cette forme en creux qui attend de recevoir, qui attend d'être saisie, d'être remplie. Mélange d'odeurs, de saveurs. Neige a faim. Neige devient sauvage comme ces animaux affamés. Avec Neige, l'ogre prend la proie et l'ombre. L'ombre d'une proie qui se débat contre rien, dans un rien aussi vide que son désespoir. Alors Neige va le cracher le soir dans les rues dortoirs-isoirs- dortoirs-illusioires. Car Neige sait que le sommeil n'est pas derrière tous les rideaux. Les ombres se projettent. Mais Neige ne se projette pas. Ou plutôt, Neige ne se projette plus. Elle a trop plu de ces larmes- armes nocturnes.

Ce soir, la lune est belle, ronde, tachetée... Neige croyait que c'était un crayon géant qui avait dessiné ces formes grisées. Mais elle a appris que c'était les creux qui faisaient les ombres. Les creux viennent quand la lumière ne passe pas- quand la lumière ne passe plus. La lune n'a pas de lumière, comme Neige. Elle a besoin de celle des autres pour vivre. Seule, on ne la voit pas- elle, neige, elle, la lune- plongées toutes les deux dans le noir. Dans l'attente d'une éclipse, celle des nuages, celle du ciel, celle du cœur. Transparence pure et opacité à la fois. Souffrance ! Pourquoi sous, ce qui est dessus, si sûr de soi, tellement sur, sur soi, si susurré entre la bouche de Neige et le sourire de la lune. Elle a encore tourné en rond. Elles ont encore tourné en rond, elle, Neige, elle, la lune, elle, la souffrance. Ronde nocturne.

Neige et son ombre lunaire sont devant la porte. Monsieur et Madame Pouce ont perdu leur couleur. Les doigts, gelés. Daltons au sang-froid. Blancs comme la neige, gelés, affamés par la grève. Les yeux fixés sur l'interphone, Neige attend comme tous les soirs que la porte s'ouvre. Comme tous les soirs Neige ne veut pas introduire les clés. Refus obstiné d'une

porte indécentement fermée. Neige regarde la porte. Fermée. La porte regarde Neige. Gelée. Croisement de regards vides. Neige lutte contre un espace tangible qui la pousse loin de la porte. Un espace silencieux qui lui ordonne pourtant de se détourner. Partir, partir ! Neige, hiératique, fantomatique, abandonne son sac. Il est déposé, là, à terre. Abandonné, entre deux autres sacs, morts, percés par des crocs de chiens errants, sans doute affamés par le froid et les kilomètres parcourus sur les terres gelées. Le corps de Neige frissonne, soudainement envahit par un vide suceur de vie. Neige avance dans les rues mal éclairées. Neige avance d'un pas mal assuré dans la rue couloir aux couleurs effacées. Elle se souvient. Des couleurs effacées comme celle du clown qui avait trop pleuré. Elle se souvient. Le numéro était terminé. Les rires résonnaient encore sous le chapiteau monté. Le clown s'était éclipsé. Tout seul, éclipse totale. Plus de lumière, plus d'aura. Il s'était caché, sous l'obscurité des bancs alignés. Sous les pieds trépignants d'hilarité. Triste sire. Ses yeux saignaient. Neige le regardait. Elle regardait le masque du rire s'effacer, lentement. L'angoisse, blanche, s'installait dans un lugubre rire macabre. Le clown agonisait, métaphore d'une mascarade, d'un divertissement organisé. Triste jeu. Fallacieux. Le rire est certes le propre de l'homme, mais c'est aussi ce qui reste à l'homme quand ses habits, puis sa peau, puis ses chairs sont tombées. Ris, pleure, petit clown. Peu importe. Ce soir, tu as ôté ton masque. Je t'ai vu. Je t'ai cru. J'ai tout de suite su. Depuis, Neige pleure quand elle voit un clown, perdu, là, au milieu d'une foule déchaînée. Elle pleure quand elle le voit glisser. Car il glisse vraiment. Elle pleure quand elle le voit pleurer. Car il pleure vraiment. Elle s'absente quand elle le voit rire, car l'écho des autres rires, assourdissants, lui fait penser au glas des églises. « Tais-toi rire, tu me fais mourir... »

Ce soir, Neige a marché une heure, peut-être deux. Elle s'est arrêtée et a regardé autour d'elle. Étrange sensation d'un monde à l'abandon. Silence. Elle ne reconnaît rien. Les nuages, lourds et gris ont étouffé la lune. Neige pense qu'elle ne la verra plus. Le ciel restera noir. Neige n'a plus froid. Elle EST froide. Monsieur et Madame Pouce caressent une ligne, droite, gelée, douce et continue. Ils s'arrêtent net. Freinés par le corps maigre et soudain trop lourd de Neige qui les étouffe à leur tour. Là, sur la rambarde du pont. Le poids de Neige qui s'avance devient insupportable. Neige les écrase. Comme une trapéziste son corps se plie autour de cette ligne de démarcation.

Monsieur Pouce dans un dernier souffle se met à crier : « Neige ! Tu n'es pas au cirque ! Neige ! Redresse-toi, il n'y a pas de filet, pas de spectateurs ! » Mais Neige a recouvert ses oreilles de flocons de silence. Et puis, Monsieur Pouce et Madame puce, elle ne les entend plus depuis longtemps. Elle est seule, depuis longtemps, oui, trop longtemps. Ses yeux se plongent dans le miroir vacillant de l'eau et suivent les contours imprécis de son corps projetés. Une voix intérieure, bouche d'ombre, chuchote à son cœur : « Neige, rappelle-toi, Narcisse, rappelle-toi Narcisse... » Le cœur de Neige se serre. Neige ferme les yeux et son corps, se penche dans le vide.

« Vis ! Vis ! » Brusquement saisie à la taille, Neige ouvre la bouche et laisse échapper un cri si puissant et aigu que les dernières étoiles du ciel s'éteignent. L'ombre de Neige se noie complètement dans l'eau. Neige ne voit plus rien, ne sent plus rien. Elle est portée, dans l'infinie de la nuit, dans l'infinie de sa vie.

Ce visage au-dessus d'elle est beau. Oui, très beau. Un voile de larmes a recouvert ces yeux inconnus. Neige est calme, résignée, peu surprise, légère, complète, vide, entière et morcelée à la fois. Elle serre ses lèvres, très fort, comme ce jour, là-haut sur la montagne. Elle va peut-être crier. Il pose un doigt sur ces lèvres pétrifiées. « Chut ! » Les yeux de Neige contemplent les yeux de larmes. Le doigt de Neige se pose sur ces lèvres tendues vers elle, et ordonne le silence. Les yeux échangent des « chut » inaudibles. Elle comprend qu'il s'excuse de ne pas avoir été là, ce soir, pour lui ouvrir la porte. Elle le revoit derrière la vitre, se perdre dans le brouillard de son souffle, s'éloigner dans le soir. Elle se souvient, maintenant. Cet homme, s'éloignant dans le noir. Ce soir.... Neige regarde une larme quitter son lit et grossir, telle une avalanche le long de cette joue tendue au-dessus de sa bouche. Elle ferme les yeux et sors le bout de sa langue. Elle reçoit ce flocon salé dans un dernier sourire pâle. Elle fond et disparaît avec lui. C'était un soir, une nuit sans histoire...